

Collectif *Organoesis*

## SÉANCE 7

mai 2022

« Énergies et puissances au XXIème siècle. »

**Présentation du chapitre  
Maude Durbecker et Camille Lizop**

### Introduction dialoguée

- Camille, pour la box, il faut absolument qu'on s'en occupe. J'ai encore reçu un mail, ils vont nous mettre une pénalité.

- Attends Maude je suis désolée mais vraiment là j'ai pas le temps, pas du tout le temps.

- Mais comment ça t'as pas le temps ? T'es au chômage je te rappelle !! D'où t'as pas le temps ?

- Je vois pas le rapport ?

- Ben je sais pas, moi je suis au bureau à 9h, je me tape des terrains à l'autre bout de la France, j'ai des comptes à rendre, des ateliers à préparer... Je travaille quoi !!

- Ok... Du coup mes activités on fait quoi on oublie ? C'est moins noble de m'occuper de mes neveux, d'aller à mon cours de danse ou de lâcher la moitié de mon chômage à ma psy, c'est ça ?

- C'est super tes activités, juste c'est pas ça qui paye nos factures... Et puis y aura personne pour te virer si tu loupes tes rendez-vous perso une fois dans ta vie donc...

- Donc parce que j'ai pas d'emploi, mes activités sont futiles et facultatives ? Désolée mais je crée de la valeur en fait en soignant mes névroses et en nourrissant deux bébés !

- Ok tu créés combien ?

- Ok bah vu comme ça forcément. Zéro euros. Ton argument est imparable...

... Bon, heureusement, en réalité, l'argument est largement parable. Il suffit de lire *La Société Automatique de Bernard Stiegler*, par exemple le chapitre 7.

À travers ce chapitre, qui s'inscrit dans le contexte de l'automatisation généralisée, entraînant avec elle la destruction structurelle de l'emploi, Bernard Stiegler met en parallèle le constat de la prolétarianisation des travailleurs avec ce que serait, au contraire, le travail au sens le plus noble - riche, entropique et tourné vers l'avenir- du terme.

## **I. Energie, travail, individuation, prolétarianisation**

### **1) Energeia et dunamis**

Le chapitre nous propose de repenser la relation entre le travail et l'énergie qui y est déployée: *l'energeia* nous fait penser à ce qui se joue en acte chez Aristote, l'énergie en tant que puissance déployée à l'oeuvre, comme énergie par exemple de la main qui agit sur le monde et qui pense en même temps. La *dunamis* nous apparaît comme ce qui est une potentialité, une puissance, et qui s'actualise dès lors que l'on se met à penser en faisant des choses dans le monde. Bernard Stiegler met la lumière sur l'importance du monde social et technique dans la construction de ce qui est en puissance en nous et qui deviendra énergie en acte.

Le chapitre nous propose de réévaluer ce lien avec le milieu, milieu qui fonde ce qui en nous est "en puissance" et n'est jamais totalement idéal. Bernard Stiegler nous propose de repenser cette métaphysique traditionnelle aristotélicienne. Il nous invite à penser la polarité entre énergie/puissance sous la forme d'une dynamique milieu/individu en s'interrogeant sur la construction réciproque de ces deux pôles et donc en repensant la question du milieu : « le travailleur trans-forme son milieu en l'explorant dialogiquement comme *technologos*. » (p. 360). D'où la réflexion sur les rétentions tertiaires, si on se dit: faire des choses dans le monde, y œuvrer, y travailler vraiment c'est regarder notre milieu pour y bifurquer, c'est considérer donc ce qui y préexiste ! Et donc c'est connaître les rétentions tertiaires, les intégrer, s'y intéresser, les faire nôtres en y inscrivant des choses nouvelles, en pensant différemment !

Or cette appropriation, qui nous fait penser, imaginer et construire du nouveau dans le monde est détruite quand on automatise tout, je vous donne un exemple: j'arrive dans une organisation, on me dit qu'il faut appliquer cette méthode pour obtenir ce résultat, mais on ne m'explique pas l'histoire de l'organisation, sa culture, ses représentations, ses valeurs, ses outils, ses événements... il n'y a donc pas de bifurcation possible sans appropriation des rétentions tertiaires, on ne peut pas faire passer en acte des potentialités d'action sur le monde et dans le monde et il ne reste alors que la force de travail à l'oeuvre : « Le prolétaire servant la machine qui a remplacé l'ouvrier est devenu une pure *dunamis* privée de son *energeia*, cependant que la machine consomme une puissance motrice capable de passer à l'acte selon les programmes issus de la grammatisation que la force de travail de l'employé vient paramétrer comme force d'appoint. » (p.360) ; «réduit à n'être qu'une force d'appoint et en cela une *dunamis* désœuvrée, le « *travailleur* » ne participe plus à *l'energeia* en quoi consiste toute individuation. » (p.361).

## **2) Individuation et travail : le problème de la prolétarianisation dans l'emploi**

On comprend donc l'importance d'un terme qu'on transporte depuis de nombreux séminaires : l'INDIVIDUATION .... S'individualiser signifie être mis en mouvement, par l'autre et par nos échanges, par ce que l'autre vient mettre en question en moi ! Devenir soi et grandir vers là par les interactions avec le monde, la technique et les autres êtres sociaux requiert donc un effort, or tout nous pousse à ne pas faire d'efforts, à ne pas faire attention. L'individuation demande de faire attention, à l'autre, au groupe, demande de faire l'effort aussi, de ne pas rejeter ou exclure l'autre dès lors qu'il me met en question. C'est un vrai TRAVAIL ! Bernard Stiegler parle des techniques de soi, pour soi et pour les autres, cela requiert une vraie pratique, qui met en jeu et en je.

Quand fait-on véritablement l'effort dans une situation interpersonnelle d'aller au-delà de ce qui fait tension entre moi et l'autre ? Au sens de faire l'effort très fort difficile d'écouter et de dialoguer au sens dialogique avec l'autre quand il nous tape sur le système ou quand on se comprend ou quand on est très différents dans notre vision du monde et notre rapport aux choses et aux gens ? C'est aussi ça le travail : « Le travail, au-delà de la puissance de transformation de

matières premières en quoi il consiste en effet, et par laquelle on le caractérise généralement, est aussi et plus profondément l'invention de nouvelles possibilités d'individuation psychiques aussi bien que collectives. » (p. 356 ).

L'automatisation pousse à la disparition de la pensée, de la création de singularité mais favorise la reproduction et donc la perte d'énergie réelle. Le chapitre pose donc la question comme ça: "la matérialisation du savoir (par l'automatisation et l'industrialisation) c'est-à-dire cette automatisation et la publication réticulée sur laquelle elle se fonde: permettront-elles de produire de la néguentropie, c'est-à-dire de la richesse ? ou bien accéléreront-elles le processus entropique global, massif, systémique en quoi consiste l'Anthropocène et conduiront-elles à la ruine ?". Aujourd'hui on nomme travail bien des activités qui prolétarisent et surtout qui automatisent, réduisent des actions à des modes d'emploi à suivre, qui créent des processus, des procédures, des modèles, comme si l'individuation pouvait être intégralement méthodologisée.... L'industrialisation et le passage à de grandes échelles pousse à une certaine reproductibilité des actions, qui pousse à la prolétarianisation : « Il n'y a plus de ré-intériorisation psychique, il n'y a plus de production de savoir ni par la main ni par le cerveau, mais uniquement sa reproduction[...] »

## **II. Valeur, néguanthropie, désautomatisation et intermittence**

### **1) La valeur néguanthropique de la désautomatisation**

Ce chapitre propose donc de réfléchir sur une valeur inévaluable (!) qui serait la néguentropie et qui serait la valeur de toutes les activités et pratiques qui désautomatisent, qui permettent l'intermittence, la production de savoirs, la pratique de soi et des autres !

vers la ruine :  
La question de « la valeur de la valeur » doit muter en sorte que cette *valeur-étalon* inévaluable et hautement improbable de toutes les valeurs soit la néguentropie et se concrétise en tant que *valeur pratique* comme *néguanthropie*, c'est-à-dire comme *valorisation des pratiques de désautomatisation rendues possibles par les automates* comme temps libéré au profit des *pratiques de l'intermittence* formant ensemble une néguanthropologie<sup>20</sup>.

Nous comprenons que la valeur-étalon est inévaluable en ce que c'est toujours localisé donc dans un système : rien de néguentropique en soi ! Le chapitre propose de réfléchir sur le passage d'une valeur fiduciaire, la monnaie, l'argent, calculable, à une valeur pratique de la néguentropie, toujours tributaire de la localité qui entoure l'activité que l'on considère.

Alors comment définir des activités que l'on considère néguentropiques ? Est-ce possible ? Est-ce que c'est souhaitable ? Et dans le même sens que serait alors une néguanthropologie ? On est d'accord pour dire que construire une néguanthropologie ce n'est pas dire qu'une activité est néguentropique en soi ou pas, mais toujours de réfléchir dans des systèmes et des dynamiques. On réfléchit alors de la façon suivante: il y a des activités indispensables, essentielles mais non suffisantes en soi, des activités qui en soi comportent un potentiel néguentropique mais qui peuvent toujours comporter un risque d'entropie si on ne les soigne pas !

Réfléchissons à ce que pourraient être "des pratiques de désautomatisation:

- dans un territoire, on peut imaginer qu'il soit important de: multiplier les dialogues entre différentes catégories d'acteurs
- l'automatisation si elle permet de dégager du temps par rapport aux activités qui nous prolétarisent et nous rendent lâches et peu courageux

- le lien social s'il se construit comme individuation au sens d'un lien où on s'intéresse à l'autre dans son entièreté, où on construit des savoirs ensemble
- la capacitation au sens de dispositifs qui permettent d'apprendre, de développer des savoirs, de la pensée, une compréhension, une autonomie pour faire et penser par soi-même (déprolétariser)
- l'amatorat et la passion que cela implique
- les liens entre les savoirs théoriques et les savoirs pratiques, entre les chercheurs et les habitants des territoires

Il faut regarder la désautomatisation sous ses différents aspects: elle permet de sortir des habitudes de pensée mais elle peut aussi empêcher de vivre si on désautomatise tout le temps, ça rend fou, et aussi ça peut être hyper violent dans la sortie de ses zones habituelles de pensée confortables.

Dans ce contexte, celui de la fin de l'emploi, le projet stieglierien consiste à établir les conditions de possibilité d'une déprolétarisation du travail, qui passerait par la fin de l'emploi, le développement du modèle de l'intermittence et, comme on vient de le voir, celui d'une néguanthropologie qui permettrait d'obtenir des critères de détermination d'après lesquels attribuer de la valeur ici ou là. Concrètement, en plus de ce projet néguanthropologique, Bernard Stiegler propose plusieurs éléments clés dont nous aimerions ici discuter à travers la notion d'intermittence.

## 2) L'intermittence : emploi du temps et temps de l'emploi

Bernard Stiegler reprend une citation attribuée à un disciple anonyme de David Ricardo, que citait déjà Marx : « La richesse est liberté, elle est temps disponible et rien de plus. . La richesse, la liberté, l'emploi et le temps doivent être pensés tous les quatre les uns par rapport aux autres. Ce qui autorise Antonella Corsani à lancer un jeu de mot, en parlant simultanément du temps de l'emploi et de l'emploi du temps. La question qui se pose, au moment de la prétendue fin de l'emploi, est en effet celle de l'emploi du temps. Bernard Stiegler répond à cette question par la notion d'intermittence.

L'intermittence, c'est-à-dire l'alternance entre des temps occupés différemment - par exemple un temps d'activité et un temps de repos, est ce qui rythme et organise toutes les sociétés, mais que le capitalisme intégralement computationnel 24/7 entreprend de détruire : elle détruit l'intermittence en refusant le sommeil, le temps libre, la rêverie. Pourtant, l'intermittence est définie comme la condition même de la pensée, déjà chez Socrate et Aristote, qui se réfèrent au même vers de Simonide : « Un dieu seul peut jouir de ce privilège », celui d'être sans cesse en acte. L'intermittence, donc, d'après Bernard Stiegler, « devrait devenir un modèle pour le *droit du travail* dans une économie de contribution » (p.339).

Le régime d'intermittent date de 1936, il a connu de nombreuses évolutions et remises en cause, notamment à partir de 2003, quand il devient l'objet d'une lutte. Antonella Corsani et Maurizio Lazzarato, tous les deux engagés dans cette lutte, déclarent en 2008 que son enjeu est « l'emploi du temps ». L'expérience de l'intermittence signifie la *multiplicité* des emplois du temps, en opposition à l'injonction d'augmenter le temps de l'emploi. Ainsi, « Le régime de l'intermittence agence tout autrement l'emploi et le temps, précisément en faisant apparaître le *travail de l'intermittent* » comme le temps hors emploi – comme formation et individuation bien plus que comme résultat et production. » (p.339).

Corsani et Lazzarato interrogent la catégorie même de « travail » et nous questionnent : s'il y a du travail aussi « pendant les périodes dites de chômage, mais encore, pendant le temps dit de vie, pendant le temps dit libre, pendant le temps de formation, jusqu'à déborder sur le temps de

repos, qu'est-ce que recouvre le travail, puisqu'on y retrouve une multiplicité d'activités et de temporalités hétérogènes ? » L'apport de Lazzarato et Corsani permet de comprendre que les activités de travail débordent largement le temps de l'emploi. C'est aussi ce que disait Bernard Stiegler à la page précédente, en écrivant qu'il n'y a pas d'essence ni du travail ni du "non-travail". "Il y a des rapports sociaux, cadrés par une réalité organologique mouvante, au sein de laquelle se produisent des rétentions et des protentions (...)." (p. 338).

Et Bernard Stiegler de poursuivre : « La fin de l'emploi **peut** et **doit** mener à la déprolétarianisation du travail et à sa « réinvention » en ce sens, inspirée à la fois par l'organisation du travail dans les communautés du logiciel libre et par le statut de l'intermittent dans une société où l'emploi tend à devenir le vestige d'une époque révolue, et où le savoir *néguanthropique* devient *la source de la valeur* à la fois comme savoir-vivre, savoir-faire et savoir-conceptualiser. »

Qu'est-ce qui justifie exactement que la fin de l'emploi soit en mesure de mener à la déprolétarianisation du travail ? La question est surtout celle des justifications de la sortie de l'emploi : pourquoi exactement faudrait-il sortir du temps de l'emploi ? Un état de fait, l'automatisation (et encore, nouveaux emplois créés ?) mais aussi une conviction. Pourquoi ? Enfin, "la fin de l'emploi peut et doit mener à la déprolétarianisation du travail" signifie que la déprolétarianisation du travail passe par la fin de l'emploi. Or, il me semble qu'il faudrait apporter une nuance à la distinction entre travail et emploi, dans la mesure où Bernard Stiegler associe la fin de l'emploi à la généralisation de l'intermittence. Mais le modèle de l'intermittence n'exclut pas totalement l'emploi : précisément, il implique une alternance entre les temps employés et les temps de travail hors-emploi. D'où la nécessité de parler d' « emplois intermittents ».